

L'adversité ne les corrigea pas. Ce fut, après le recouvrement de la colonie, la même ignorance, la même négligence. Le monopole ne remplissait aucun des engagements qu'il avait pris. Cette infidélité, loin d'être punie, fut pour ainsi dire récompensée par la prolongation du privilège. Les cris que poussait le Canada se perdaient dans l'immensité des mers; et les députés chargés d'aller peindre l'horreur de sa situation ne pouvaient jamais arriver au pied du trône, où la prévention ne laisse approcher la vérité tremblante que pour lui imposer silence par des menaces et des châtimens. Cette conduite, qui blessait également l'humanité, les intérêts particuliers et la politique, eut les suites qu'elle devait avoir naturellement.

Les Français avaient mal formé leurs établissemens. Pour paraître régner sur d'immenses contrées, pour se rapprocher des pelleteries, ils avaient placé leurs habitations à une telle distance les unes des autres, qu'elles n'avaient presque point de communication, qu'elles étaient hors d'état de se secourir. Les malheurs dont cette imprudence avait été suivie ne les avaient pas fait changer de conduite. L'intérêt du moment leur avait toujours fait perdre le souvenir du passé, leur avait ôté la prévoyance de l'avenir. Ils n'étaient pas proprement dans un état social, puisque le magistrat ne pouvait pas surveiller leurs mœurs, ni le gouvernement pourvoir à la

sûreté de leurs personnes, à celle de leurs propriétés.

L'audacieux et ardent Iroquois ne tarda pas à démêler le vice de cette constitution, et se mit en mouvement pour en profiter. Aussitôt les faibles hordes de sauvages qu'on avait dérobées à ses fureurs, privées de l'appui qui faisait leur sûreté, s'enfuirent devant lui. Ce premier succès lui fit espérer qu'il réduirait leurs protecteurs à repasser les mers, et que même il enlèverait à ces étrangers leurs enfans pour remplacer les soldats que les guerres précédentes lui avaient fait perdre. Pour éviter ces calamités, ces humiliations, les Français se virent réduits à élever dans chacun des districts qu'ils occupaient une espèce de fort où ils se réfugiaient, où ils retireraient leurs vivres et leurs troupeaux à l'approche de cet ennemi irréconciliable. Ces palissades, communément soutenues de quelques mauvais canons, ne furent jamais forcées, ni peut-être même bloquées; mais tout ce qui était hors des retranchemens était détruit ou emporté par ces barbares. Telles étaient la misère et la dégradation de la colonie, qu'elle ne subsistait que par les aumônes que les missionnaires recevaient d'Europe.

Enfin le ministère tiré de sa léthargie par un mouvement général qui changeait alors l'esprit des nations, fit passer en 1662 quatre cents hommes de bonnes troupes dans le Canada. Ce corps

vii.
Les Français
sortent de
l'inaction.
Par quels
moyens.

fut renforcé deux ans après. On reprit par degrés un ascendant décidé sur les Iroquois. Trois de leurs nations, effrayées de leurs pertes, proposèrent un accommodement, et les deux autres y furent amenées en 1668 par les suites de leur affaiblissement. La colonie jouit alors pour la première fois d'une profonde paix. C'était le germe de la prospérité; la liberté du commerce le fit éclore. Le castor seul resta sous le monopole.

Cette révolution dans les affaires fit fermenter l'industrie. Les anciens colons, concentrés par faiblesse autour de leurs palissades, donnèrent plus d'étendue à leurs plantations, et les cultivèrent avec plus de succès et de confiance. Tous les soldats qui consentirent à se fixer dans le Nouveau-Monde obtinrent leur congé et une propriété. On accorda aux officiers un terrain proportionné à leur grade. Les établissemens déjà formés acquirent plus de consistance; on en forma de nouveaux où l'intérêt et la sûreté de la colonie l'exigeaient. Cet esprit de vie et d'activité multiplia les échanges des sauvages avec les Français, et ce commerce ranima les liaisons entre les deux mondes. Il semblait que ces commencemens de prospérité devaient aller en augmentant, par l'attention qu'avaient les administrateurs de la colonie non-seulement de bien vivre avec les peuples voisins, mais encore d'établir entre eux une harmonie générale. Dans un espace de quatre ou cinq cents lieues il ne se commettait

pas un seul acte d'hostilité, chose peut-être inouïe jusqu'alors dans l'Amérique septentrionale. On eût dit que les Français n'y avaient d'abord échauffé la guerre à leur arrivée que pour l'éteindre plus efficacement.

Mais cette concorde ne pouvait pas durer chez des peuples toujours armés pour la chasse, à moins que la puissance qui l'avait cimentée n'employât à la maintenir une grande supériorité de forces. Les Iroquois, s'apercevant qu'on négligeait ce moyen, revinrent à ce caractère remuant que leur donnait l'amour de la vengeance et de la domination. Ils eurent pourtant l'attention de ne se faire que des ennemis qui ne fussent ni alliés ni voisins des Français. Malgré ce ménagement, on leur signifia qu'il fallait mettre bas les armes, rendre tous les prisonniers qu'ils avaient faits, ou s'attendre à voir leur pays détruit et leurs habitations brûlées. Une sommation si fière irrita leur orgueil. Ils répondirent qu'ils ne laisseraient jamais porter la moindre atteinte à leur indépendance, et qu'on devait savoir qu'ils n'étaient ni des amis à négliger, ni des ennemis à mépriser. Cependant, ébranlés par le ton imposant qu'on avait pris, ils accordèrent en partie ce qu'on exigeait, et l'on ferma les yeux sur le reste.

Mais cette espèce d'humiliation aigrit le ressentiment d'une nation plus accoutumée à faire qu'à souffrir des outrages. Les Anglais, qui en 1664 avaient chassé les Hollandais de la Nouvelle-

Belge, et qui étaient restés en possession de leur conquête, qu'ils avaient nommée la Nouvelle-Yorck, profitèrent des dispositions où ils voyaient les Iroquois. Aux semences de défection qu'ils jetaient dans leur âme ulcérée ils ajoutèrent des présens pour les y engager. On tâcha de débaucher également les autres alliés de la France. Ceux qui résistèrent à la séduction furent attaqués. Tous furent invités, et quelques-uns forcés à porter leur castor et les autres pelleteries à la Nouvelle-Yorck, où elles étaient beaucoup mieux vendues que dans la colonie française.

Denonville, envoyé depuis peu dans le Canada pour faire respecter l'autorité du plus fier des rois, souffrait impatiemment tant d'insultes. Quoiqu'il fût non-seulement en état de couvrir ses frontières, mais d'entreprendre même sur les Iroquois, comme on sentait qu'il ne fallait point attaquer cette nation sans la détruire, on convint de rester dans une inaction apparente, jusqu'à ce qu'on eût reçu d'Europe les moyens d'exécuter une si extrême résolution. Ces secours arrivèrent en 1687; et la colonie eut alors onze mille deux cent quarante-neuf personnes, dont on pouvait armer environ le tiers.

Avec cette supériorité de forces, Denonville eut pourtant recours aux armes de la faiblesse. Il déshonora le nom français chez les sauvages par une infâme perfidie. Sous prétexte de vouloir terminer les différends par la négociation, il abusa

de la confiance que les Iroquois avaient dans le jésuite Lambreville pour attirer leurs chefs à une conférence. A peine ils s'y étaient rendus qu'ils furent mis aux fers, embarqués à Quebec, et conduits aux galères.

Au premier bruit de cette trahison, les anciens Iroquois firent appeler leur missionnaire. « Tout nous autorise à te traiter en ennemi, lui dirent-ils, mais nous ne pouvons nous y résoudre. Ton cœur n'a point eu de part à l'insulte qu'on nous a faite, et il serait injuste de te punir d'un crime que tu détestes plus que nous. Mais il faut que tu nous quittes. Une jeunesse inconsidérée pourrait ne voir en toi qu'un perfide qui a livré les chefs de la nation à un indigne esclave. » Après ce discours, ces sauvages, que les Européens ont toujours appelés barbares, donnèrent au missionnaire des conducteurs qui ne le quittèrent qu'après l'avoir mis hors de danger, et des deux côtés on courut aux armes.

Les Français portèrent d'abord la terreur chez les Iroquois voisins des grands lacs; mais Denonville n'avait ni l'activité, ni la célérité propres à faire valoir ce premier succès. Tandis qu'il réfléchissait au lieu d'agir, la campagne se trouva finie sans aucun avantage permanent. L'audace en redoubla parmi les peuplades iroquoises qui n'étaient pas éloignées des établissemens français. Elles y firent à plusieurs reprises les plus horribles dégâts. Les colons, voyant leurs travaux

ruinés par ces dévastations, qui leur ôtaient jusqu'à la ressource d'y remédier, ne soupirèrent que pour la paix. Le caractère de Denonville secondait ces désirs; mais il était difficile d'amener à une conciliation un ennemi que l'injure devait rendre implacable. Lambreville, qui conservait encore son premier ascendant sur des esprits effarouchés, fit des ouvertures de paix : elles furent écoutées.

Pendant qu'on négociait, un Machiavel, né dans les forêts, Le Rat, qui était le sauvage le plus brave, le plus ferme, le plus éclairé qu'on ait jamais trouvé dans l'Amérique septentrionale, arriva au fort de Frontenac avec une troupe choisie de Hurons, bien déterminé à faire des actions dignes de la réputation qu'il avait acquise. On lui dit qu'un traité était entamé, que des députés iroquois étaient en chemin pour le conclure à Montréal, qu'ainsi ce serait désobliger le gouverneur français que de continuer les hostilités contre une nation avec qui l'on était en voie d'accommodement.

Le Rat, vivement offensé de ce que les Français disposaient ainsi de la guerre et de la paix sans consulter leurs alliés, résolut de punir cet orgueil outrageant. Il dressa une embuscade aux députés; les uns furent tués, les autres prisonniers. Quand ceux-ci lui dirent le sujet de leur voyage, il en parut d'autant plus étonné que Denonville, leur répondit-il, l'avait envoyé pour

les surprendre. Poussant la feinte jusqu'au bout, il les relâcha tous sur l'heure, à l'exception d'un seul qu'il garda, disait-il, pour remplacer un de ses Hurons tué dans l'attaque. Ensuite il se rendit avec la plus grande diligence à Michillimakinac, où il fit présent de son prisonnier au commandant français, qui, ne sachant point que Denonville traitait avec les Iroquois, fit casser la tête à ce malheureux sauvage. Dès qu'il fut mort, Le Rat fit venir un vieux Iroquois, depuis long-temps captif chez les Hurons, et lui donna la liberté pour aller apprendre à sa nation que tandis que les Français amusaient leurs ennemis par des négociations, ils continuaient à faire des prisonniers et les massacraient. Cet artifice, digne de la politique européenne la plus consommée en méchanceté, réussit au gré du sauvage Le Rat. La guerre recommença plus vive qu'auparavant. Elle fut d'autant plus durable, que l'Angleterre, depuis peu brouillée avec la France à l'occasion du détronement de Jacques II, crut de son intérêt de s'allier avec les Iroquois.

Une flotte anglaise partie d'Europe en 1690 arriva devant Québec au mois d'octobre pour en former le siège. Elle avait dû compter sur une faible résistance, par la diversion que les sauvages feraient en occupant les principales forces de la colonie. Mais elle fut obligée de renoncer honteusement à son entreprise après de grandes pertes, trompée dans son attente par des

causes singulières qui méritent quelque attention.

Le ministère de Londres, en formant le projet d'asservir le Canada, avait décidé que ses forces de terre et celles de mer y arriveraient par des mouvemens parallèles. Cette sage combinaison fut exécutée avec la plus grande précision. A mesure que les vaisseaux remontaient le fleuve Saint-Laurent, les troupes franchissaient les terres pour aboutir en même temps que la flotte au théâtre de la guerre. Elles y touchaient presque, quand les Iroquois, qui leur servaient de guide et de soutien, ouvrirent les yeux sur le danger qu'ils couraient en menant leurs alliés à la conquête de Quebec. Placés, dirent-ils dans leur conseil, entre deux nations européennes, chacune assez forte pour nous exterminer, également intéressées à notre destruction lorsqu'elles n'auront plus besoin de notre secours, que nous reste-t-il, sinon d'empêcher qu'aucune ne l'emporte sur l'autre? Alors elles seront forcées de briguer notre alliance, ou même d'acheter notre neutralité. Ce système, qu'on eût dit imaginé par la politique profonde qui préside à l'équilibre de l'Europe, détermina les Iroquois à reprendre tous, sous divers prétextes, la route de leurs bourgades. Leur retraite entraîna celle des Anglais; et les Français, en sûreté dans les terres, réunirent avec autant de succès que de concert toutes leurs forces à la défense de leur capitale.

Les Iroquois, enchaînant par politique leur res-

sentiment contre la France, et restant attachés plutôt au nom qu'à l'intérêt de l'Angleterre, ces deux puissances de l'Europe, irréconciliables par rivalité, mais séparées par le territoire d'une nation sauvage qui craignait également les succès de l'une et de l'autre, ne se causèrent pas la moitié des maux qu'elles se souhaitaient; et la guerre se réduisit à quelques ravages funestes aux colons, mais presque indifférens pour toutes les nations qui la faisaient. Au milieu des cruautés qu'elle enfanta parmi tous les petits partis combinés d'Anglais et d'Iroquois, de Français et de Hurons, qui couraient faire le dégât à cent lieues de leurs habitations, on vit éclore des actions qui semblaient élever la nature humaine au-dessus de tant de fureurs.

Des Français et des sauvages s'étaient réunis pour une expédition qui demandait une longue marche. Les provisions leur manquèrent en chemin. Les Hurons chassaient, abattaient beaucoup de gibier, et ne manquaient jamais d'en offrir aux Français, moins habiles chasseurs. Ceux-ci voulaient se défendre de cette générosité. *Vous partagez avec nous les fatigues de la guerre, leur dirent les sauvages, il est juste que nous partagions avec vous les alimens de la vie; nous ne serions pas hommes d'en agir autrement avec des hommes.* Si quelquefois des Européens ont été capables de cette grandeur d'âme, voici ce qui n'appartient qu'à des sauvages.

Un corps d'Iroquois , averti qu'un parti de Français et de leurs alliés s'avançait avec des forces supérieures , se dispersa précipitamment. Un Onnontagué qui menait cette troupe , âgé de cent ans , dédaigna de fuir , et préféra de tomber entre les mains des sauvages ennemis , quoiqu'il n'en pût attendre que des tourmens horribles. Quel spectacle ce fut de voir quatre cents barbares acharnés autour d'un vieillard qui , loin de pousser un soupir , traitant les Français avec un profond mépris , reprochait aux Hurons de s'être rendus esclaves de ces vils Européens ! Un de ses bourreaux , outré de ses invectives , lui donna trois coups de poignard pour mettre fin à tant d'insultes. *Tu as tort* , lui dit froidement l'Onnontagué , *d'abrèger ma vie ; tu aurais eu plus de temps pour apprendre à mourir en homme*. Et ce sont de tels hommes que les Français et les Anglais conspirent à détruire depuis un siècle ! Apparemment qu'ils auraient trop à rougir de vivre au milieu de ces modèles d'héroïsme et de grandeur d'âme.

La paix de Riswick fit cesser tout à la fois les calamités de l'Europe et les hostilités de l'Amérique. A l'exemple des Anglais et des Français , les Iroquois et les Hurons sentirent le besoin qu'ils avaient d'un long repos pour réparer les pertes de la guerre. Les sauvages commencèrent à respirer , les Européens reprirent leurs travaux , et le commerce des pelleteries , le premier qu'on

eût pu faire avec des peuples chasseurs , acquit plus de consistance.

Avant la découverte du Canada , les forêts qui le couvraient n'étaient , pour ainsi dire , qu'une vaste repaire de bêtes fauves. Elles s'y étaient prodigieusement multipliées , parce que le peu d'hommes qui couraient dans ces déserts , sans troupeaux et sans animaux domestiques , laissaient plus d'espace et de nourriture aux espèces errantes et libres comme eux. Si la nature du climat ne variait pas ces espèces à l'infini , du moins chacune y gagnait par la multitude des individus. Mais enfin elles payaient tribut à la souveraineté de l'homme , titre si cruel et si coûteux à tous les êtres vivans ! Faute d'art et de culture , le sauvage se nourrissait et s'habillait uniquement aux dépens des bêtes. Dès que notre luxe eut adopté l'usage de leurs peaux , les Américains leur firent une guerre d'autant plus vive , qu'elle leur valait une abondance et des jouissances nouvelles pour leurs sens , d'autant plus meurtrière , qu'ils avaient adopté nos armes à feu. Cette industrie destructive fit passer des bois du Canada dans les ports de France une grande quantité , une grande diversité de pelleteries , dont une partie fut consommée dans le royaume , et l'autre alla dans les états voisins. La plupart de ces fourrures étaient connues dans l'Europe. Elle les tirait du nord de notre hémisphère , mais en trop petit nombre pour que l'usage en fût

VIII.
Les pelleteries sont la base des liaisons des Français avec les sauvages.